LES COMPAGNONS DE LA CHANSON

24 ANS A 9

VIVRE à neuf, travailler à neuf, voyager à neuf, et cela pendant vingt-quatre ans, c'est l'exploit réalisé par les Compagnons de la Chanson avec un succès qui ne dément pas.

— Nous ne vivons pas à neuf, rectifie Jean-Louis Jaubert, le « capitaine », nous travaillons et nous mangeons à neuf, mais chacun de nous a sa propre vie, sinon nous n'aurions pas résisté au temps.

— On ne connaît pas d'autre exemple d'un groupe vocal qui ait survécu aussi longtemps...

— Au départ, nous avons mangé ensemble de la vache enragée. La guerre nous a obligés à rester groupés et vous savez que c'est le premier ciment qui tient tout l'édifice. Quand vous songez qu'en 20 ans, il n'y a eu que trois nouveaux Compagnons !

— Votre style a cependant évolué...

— C'est-à-dire qu'avec la venue de Jean Broussolle, les Compagnons ont commencé à jouer de certains instruments. Le point culminant, c'est un sketch de onze minutes sans chant que nous préparons pour notre prochain récital. Ce sera une évocation de la musique du XVIIIe siècle.

Dans le hall de l'hôtel où nous sommes installés, s'amènent d'autres Compagnons qui viennent saluer Jean-Louis, s'informer de l'heure du rendez-vous pour le prochain enregistrement.

— A propos, me dit Jean-Louis, c'est la première fois que nous enregistrons à Bruxelles et je viens de découvrir de remarquables studios.

— De nouvelles chansons ?

— Oui. « Le temps des étudiants », une adaptation des Dixie Stompers, faite par Broussolle, « L'amour sans toi » d'Eddie Marnay, « La Chanson de Surcouf » de Garvarentz et « La Chanson de Lara », extraite du « Docteur Jivago ».

— Dans le cas de cette dernière chanson, que l'on entend sans arrêt, n'êtes-vous donc pas opposé au fait d'enregistrer un morceau après d'autres vedettes ?

— Cela ne nous gêne pas. Si une chanson nous plaît, nous l'enregistrons. Vous savez, il est difficile de trouver actuellement des chansons qui allient le goût du public et le nôtre.

— Votre public, quel est-il ?

— Il va de 7 à 70 ans, avec cependant une majorité de gens que nous appellerons d'un certain âge. En ce qui concerne le disque, je dirai que nous avons un fonds d'acheteurs, fidèles. Vous pensez que le yéyé nous a touchés, en disque, car les jeunes se sont mis à acheter leurs vedettes. Mais c'est une arme terrible, car beaucoup de nouvelles vedettes, qui voulaient jouer leur petit Claude François, ou leur petite Sheila, se sont avérées fort peu convaincantes en scène et cela nous a servis. Le public a fait la différence entre les artistes de métier et les autres.

L'heure de l'enregistrement approche, et déjà Jean-Louis Jaubert pense aux problèmes qui vont se poser, problèmes qu'il résoudra comme d'habitude.

Et, tandis que nous nous séparons, Philippe Boutet, Directeur artistique des Compagnons, rappelle les prochains galas en Israël, au Canada, en France...

— Nous irons probablement à Strasbourg, conclut Jean-Louis, et j'espère que nous pourrons chanter ! C'est là que nous avons donné notre premier spectacle après la Libération. C'était vraiment le premier spectacle français en Alsace. Dans la salle se trouvaient tous les généraux, tels de Lattre, Koenig, etc... Le présentateur voulait absolument nous annoncer, alors que cela semblait inutile, mais il n'y avait rien à faire, il tenait à faire un discours. Au moment adéquat, le présentateur entre en scène, dit : « Mon général, Mesdames Messieurs... » et disparaît ! Il venait de tomber dans le trou du souffleur. Croyez-moi, pendant vingt minutes un fou rire nous a empêchés de commencer !

Raymond ERRERA. ◇